

contre l'état. Il est vrai qu'il seroit très-difficile de trouver des rapports bien directs entre l'état, & la queue d'un chien ; mais cela n'a pas empêché qu'on n'y en ait cherché, & que peut être, je n'aie beaucoup inquiété Cléon. Interrogé sur cette grande affaire, au point que moi qui n'avois imaginé cette folie que pour qu'on en cherchât la raison, étois las à mourir, de toutes les questions qu'elle m'attiroit, je me suis, avec les curieux qui, tout en me fatiguant, satisfaisoient singulièrement mon amour-propre, renfermé dans le mystère le plus profond. Ce n'a même été qu'aux plus chers de mes amis que j'ai dit mon secret : encore vous sentez sous quelle condition je le leur ai confié. Il seroit bien ridicule pour les Athéniens, qu'avec le desir ardent qu'ils ont de pénétrer mes motifs, & l'impossibilité où ils sont de les deviner, ils allassent jusques à prier la Pythie de les en instruire ; mais, en vérité, je n'en désespere pas. L'éclat du sort dont je jouis actuellement, tout grand qu'il est, ne m'éblouit pas assez pour que je ne craigne point de me voir redevenir un homme aussi peu remarqué que je l'étois il y a quelque

tems. Aussi, suis-je très-sérieusement occupé à chercher par quel moyen je pourrai soutenir la considération que je viens de m'acquérir. Socrate prétend que si, comme il y a toute apparence, je n'ai besoin pour cela que d'une nouvelle sottise, je dois être moins inquiet sur mon sort ; mais son amitié pour moi ne lui exagere-t-elle pas mes ressources ?

L E T T R E L C X V.

N É M É E A A L C I B A D E.

JE vous envoie une lettre que je viens de recevoir de Cléon, & qui, toute étonnante qu'elle a été pour moi, m'a beaucoup moins surprise encore qu'elle ne m'a déplu. Les hommes, il faut l'avouer, ont de bien extraordinaires caprices ! Il y a si long-tems que celui-là me connoît, & qu'il ne paroît me voir qu'avec la plus profonde indifférence ! Par quelle singularité devient-il tout d'un coup amoureux de moi ? Me croiroit-il assez dupe pour être persuadée, comme il le voudroit, qu'il y

ait tant d'années qu'il me réserve l'honneur qu'il me fait aujourd'hui ? Il a cependant beau faire : son pouvoir actuel dans la république, & le bonheur qu'il a d'y régler tout à son gré, ne me font pas oublier autant qu'à lui, la bassesse de son extraction. En commençant ma carrière, j'ai fait vœu de ne passer sur le manque de naissance, qu'en faveur des charmes de la figure, ou des agrémens de l'esprit ; & ce ne sera sûrement pas lui qui m'y fera manquer, si, pourtant, vous voulez bien, à cette occasion, me laisser disposer de moi-même. Je sçais qu'il dispose, lui, de tous les revenus d'Athènes ; & j'avoue qu'il a été un tems où j'aurois pu peser sur cette considération ; mais alors l'infortune où j'étois née, & des conseils pernicieux, contraignoient l'horreur que j'ai toujours eu pour faire payer mes complaisances. Sensible & voluptueuse, j'étois plus éloignée encore de l'avarice, que de ce qu'on nomme vertu ; & n'aurois jamais cédé qu'au goût, si la fortune, & mon éducation m'eussent toujours permis de ne consulter que mes sentimens. Aujourd'hui que le point d'opulence où je suis parvenue, & qui passe de beaucoup mes desirs,

me rend toute ma liberté, je regarderois comme l'action de ma vie, que je devrois le moins me pardonner, un engagement où, quand je me serois donnée, il seroit impossible que je ne parusse pas m'être vendue ; & qui, sous quelque aspect qu'on l'envisageât, ne pourroit jamais que déshonorer ou mon goût, ou ma façon de penser. Peut-être, si j'étois plus ambitieuse, l'honneur de gouverner une république me tenteroit-il ; mais qu'entends-je à une république, moi, pour que cette raison me détermine ? D'ailleurs, c'est une honneur que l'on peut payer à Athènes, beaucoup plus qu'il ne me paroît valoir. Je n'ai pas oublié ce que la gloire d'avoir donné des fers à Périclès, & le simple soupçon d'en être consultée sur les affaires de l'état, pensèrent coûter à Aspasia ; & vous auriez peine à concevoir combien je fais cas de la vie, & toute l'étendue de la répugnance que j'ai à exposer la mienne à quelque risque que ce soit ; encore une fois, pourquoi cet homme-là pense-t-il à moi ? Mais ne seroit-ce pas vous qui, pour quelque raison que je ne pénètre point, lui auriez fait naître le goût dont il vient de me faire l'a-

veu ? Je m'arrête d'autant plus à cette idée que je puis moins ignorer qu'en politique, il n'y a pas de moyen, quelque extraordinaire qu'il soit, que vous ne mettiez en usage ; & que je me rappelle aussi que je vous ai, il y a quelque tems, vu souhaiter avec beaucoup de vivacité, que je lui inspirasse des desirs. Que cette réflexion soit, ou non fondée, elle ne m'en a pas moins fait suspendre ma réponse. Si par hasard elle l'est, je vous conjure de tâcher que je n'entre pour rien dans vos stratagèmes. Si vous jugez nécessaire que j'aie de la complaisance pour Cléon, il faudra bien que la malheureuse foiblesse que j'ai pour vous, l'emporte sur l'horreur qu'il m'inspire ; mais je vous avertis que, dans ce cas-là, je tirerai de la désagréable situation où vous me mettez, tout le parti imaginable. ---- Que je suis imbécille d'imaginer que je lui ferai peur ! Mandez-moi, cependant, s'il est de vos projets de ne m'en pas instruire vous-même, ou que je n'aille point vous trouver, ce que vous voulez que je fasse. Faites-moi aussi la grâce de me dire pourquoi, depuis huit jours, vous m'évitez avec tant de soin, & si peu de

raisons de le faire. J'ai cru d'abord que quelque beauté nouvelle étoit cause que vous me négligiez ; mais je commence à me douter que cette fuite couvre quelque mystère. J'ai fait dire à l'esclave de ce cruel Cléon, que je ne pouvois répondre que dans trois heures à la lettre qu'il m'apportoit ; & il n'étoit peut-être pas encore sorti, que je me suis mise à vous écrire. Je ne voulois, comme vous voyez, me régler que sur vos volontés ; mais, & je ne crains pas de vous en prier encore, tâchez de ne me pas condamner légèrement à cet homme-là. A quoi que ce soit que vous vous déterminiez, renvoyez-moi sa lettre : car il convient que je la lui rende si vous me faites la grâce de me laisser suivre mon goût, ou que je l'apprenne par cœur, afin de lui en paroître bien vivement touchée, s'il faut, comme cela ne me semble que trop probable, que je m'immole à vos vœux.



L E T T R E L C X V I .

A L C I B I A D E A N É M É E .

OUI, mon aimable Némée, vous ne vous trompez pas, c'est moi qui, à force de faire vanter vos charmes devant Cléon, suis enfin, comme je le desirois, parvenu à l'amener à vos genoux. De l'aveu que je vous fais, vous pouvez aisément deviner ce que j'exige de vous; & j'y ajoute, que je n'ai pas moins de répugnance à vous prier de ne vous pas refuser à ses desirs, que vous ne vous en sentez actuellement à vous y prêter. Je dis actuellement, parce que je suis un peu plus persuadé que vous ne me paroissez l'être, que vous n'y ferez point toujours fidelle. La sorte de goût qu'il vous inspirera, ne fera, j'en conviens, que bien momentanée; mais, enfin, quelque passagere, quelque foible même que puisse être l'impression qu'il fera sur vous, il ne pourra pas douter qu'au moins il ne séduise vos sens. Eh! qui, sçait si, comme il l'est, il ne se flattera point de passer jusques à votre cœur?

cœur? Je ne sçaurois vous cacher que je n'en fusse mortellement affligé. Eh quoi! vous seroit-il donc impossible de n'être que complaisante où tant de raisons devroient vous garantir de l'infidélité? Que je vous haïrois, si je le pouvois sans la dernière des injustices! Ah! perfide, je vous connois! Bientôt Cléon aura sujet de croire que vous n'avez aimé rien autant que lui: eh! qui sçait si vous ne le croirez pas vous-même! Il y a, je ne le sçais que trop, des instans où il faut bien vous permettre de vous y tromper; mais je ne puis consentir à vous voir garder par delà, le ton & l'égarément de l'amour. Je veux donc que la complaisance la plus étendue soit accompagnée de toute l'indifférence, & même de toute la sécheresse du devoir; & que, si vous ne pouvez pas ne lui point paroître sensible, il n'ait pas, du moins, lieu de se flatter de vous avoir rendue tendre. Il ne vaut pas que vous preniez la peine de l'abuser, ou que vous vous trompiez vous-même. D'ailleurs je ne vous pardonnerois jamais de lui laisser remporter sur moi un triomphe aussi doux pour sa vanité, qu'il seroit mortifiant pour la mienne. *Pourquoi donc, me demanderez vous, vous*

exposer à un malheur qui blesseroit tant votre gloire? car, enfin, c'est vous qui le mettez dans mes bras. Vous aurez raison: mais s'il m'est de la plus grande importance qu'il y soit, il ne vous est pas assurément de la même nécessité qu'il croie, ou que je ne vous aie point touché plus vivement que lui, ou même, que je ne vous aie pas inspiré plus de transports. Que d'autres femmes que vous, lorsqu'en effet, elles ne sacrifient qu'au caprice, ou ne cèdent qu'à l'emportement des sens, veulent, si elles le peuvent, nous faire croire que nous ne devons leur foiblesse qu'à l'amour, je ne suis pas surpris. Elles s'imaginent qu'elles ont besoin de notre estime, & cherchent encore à la surprendre dans l'instant même qu'elles la méritent le moins; mais vous tirez de votre état l'avantage de pouvoir vous dispenser de cette fausseté. Je crois, par conséquent, pouvoir, sans tyrannie, exiger de vous qu'il soit de toute impossibilité à Cléon de douter que l'intérêt & l'ambition de regner sur le chef de la république, ne soient uniquement ce qui vous détermine en sa faveur: car je veux non-seulement que vous ne refusiez aucun des avantages qu'il vous propose dans sa lettre;

mais je voudrois encore que vous n'en parussiez pas contente si je craignois moins qu'en vous trouvant si difficile à acquérir, son avarice ne le fit triompher du goût qu'il se croit pour vous. Si, par hasard, les bruits que je répands dans le monde parviennent jusques à vous, je vous conjure de n'en être pas alarmée. Vous m'êtes (& ma jalousie vous le dit assez,) plus chère que jamais vous ne me l'avez été; mais il étoit nécessaire à mes projets qu'on crût que nous sommes séparés. Il eût, sans doute, été mieux encore que vous eussiez paru me sacrifier à Cléon; mais c'est, je l'avoue, une chose à laquelle mon amour-propre n'a jamais pu se déterminer. En revanche, j'ai eu soin de faire courir dans Athenes le bruit que nous sommes irréconciliablement brouillés; & c'est pour le confirmer, que je vous évite depuis huit jours. Cléon, ainsi que vous le voyez, n'en doute pas. Mon intention, en vous conjurant de l'écouter, est que vous lui arrachiez des secrets, dont je ne puis trop tôt être instruit, & dont j'ai cru que je ne pouvois l'être que par votre moyen; & , quelque vain, quelque imprudent que je le connoisse, quelque chose, même, que l'amour doi-

ve ajouter à son imprudence & à sa vanité, s'il eût pu soupçonner encore entre nous la plus légère correspondance, il n'est pas douteux qu'il n'eût craint de s'ouvrir à vous. Il sçait depuis long-tems combien je le hais & le méprise; & comme il ne peut, quoi qu'il fasse, me rendre que le premier de ces sentimens, il me le rend de toute son ame. J'ignore ce qu'il médite contre moi; mais je ne puis ignorer qu'il ne médite quelque chose. S'il y en a quelqu'une qui puisse vous dire à quel point il est intéressant pour moi de pénétrer dans ses projets, c'est le prix dont je veux bien en payer la découverte. Paroissez donc me haïr, puisqu'il le faut; mais, encore une fois, ne paroissez pas l'aimer; que, dans le sein même des plaisirs, il sente, malgré son peu de délicatesse, & que vous ne lui accordiez point de faveurs, & combien peu le goût & la patience se ressemblent. Vous trouverez, sans doute, que je vous le répète beaucoup trop; mais vous sçavez que l'amour & la vanité ne sçauroient finir sur ce qui les intéresse; & je crois, en vérité! que dans ce moment-ci, je ne suis pas moins en proie à l'un qu'à l'autre.

L E T T R E L C X V I I .

N É M É E A A L C I B I A D E .

JE recevrai donc Cléon, puisque vous le voulez d'une façon si décidée; mais j'avoue que je n'aurai jamais eu en ce genre de complaisance qui m'ait si cruellement coûté: car s'il n'est pas vrai que toutes celles que j'ai pu avoir m'aient amusée autant que vous le pensez, il ne l'est point davantage, qu'aucune de celles que vous avez exigées de moi, m'ait été aussi onéreuse que, pour ménager votre amour-propre, j'ai, malgré ma franchise naturelle, été quelquefois obligée de vous le dire. Vous êtes avec moi, ce me semble, comme ces avarés qui veulent paroître nobles, & qui pleurent amèrement ce qu'il leur en a coûté, souvent pour déguiser mal leur caractère. Vous me commandez des infidélités qui, de moi-même, ne me tenteroient pas; vous me livrez avec une générosité que j'ose dire unique; & vous vous fâchez lorsque vous pénétrez, ou que je conviens que ce

que vous m'avez forcée de faire , ne m'a pas été pénible. Vous voudriez, enfin , que , dans ces occasions il ne me restât que la gloire de vous obéir. C'est, je crois, pousser le déraisonnement, la tyrannie & la vanité aussi loin qu'ils puissent aller. Si je vous suis assez chère pour que vous ne me donniez jamais sans vous faire (si, du moins, je puis en juger par le regret que je vous en vois toujours) le plus pénible des efforts , pourquoi me donnez-vous ? Il y a des circonstances où l'homme que l'or maîtrise le plus honteusement, est forcé de le répandre ; mais , livrer sa maîtresse, & la livrer de gaieté de cœur ! personne, avant vous, s'en étoit-il jamais avisé ? Peut-être trouverez-vous que je m'arroege ici un titre bien superbe pour moi ; mais si vous considérez que vous n'êtes resté à aucune des femmes que la goût, la curiosité, & plus encore le desir que vous avez qu'on s'occupe toujours de vous, de quelque façon que ce puisse être, vous ont fait attaquer ; & que, jamais vous n'avez pu me quitter, vous avouerez que de toutes celles qui ont cru pouvoir prendre le titre que je me donne, je suis la seule que vous ayez véritable-

ment mise en droit de le porter. Je sciais en même tems, que votre conduite avec moi, n'est rien moins que favorable à ma prétention : aussi, avec tout autre que vous, & à qui j'aurois les mêmes choses à reprocher, me garderois-je bien de croire que j'eusse de quoi la former. Vous êtes, vous, si extraordinaire, ou, plutôt, vous cherchez tant à l'être, qu'il m'est permis de douter si ce n'est pas plus dans l'intention de justifier aux yeux de vos amis la constance de votre attachement pour moi, que par le peu que je suis à vos yeux, que vous voulez qu'ils jugent par eux-mêmes, combien j'en mérite de votre part. Je puis me tromper, sans doute, à ce que je pense ; mais, pourtant, comment, sans cela, expliquer la jalousie qui vous transporte, toutes les fois que vous m'ordonnez d'être à un autre que vous ? Sans ce sentiment, que vous importeroit que, dans le nombre de ceux de vos amis à qui j'ai inspiré des desirs, & que vous avez voulu que je traitasse comme vous-même, j'en eusse trouvé, ou qui me rendoient mon obéissance moins fâcheuse, ou qui ne me permettoient point de me rappeler que je ne faisois qu'obéir ?

Quel est donc le sujet de vos plaintes ? Est-ce de ce que je me permets des distractions, lorsque vous me mettez dans la nécessité d'en avoir ? En ce cas, comment osez-vous vous en prendre à moi, d'une sorte d'infidélité à laquelle vous me forcez vous-même ? Mais votre vanité trouve un plaisant subterfuge : vous consentez qu'on me rende sensible, pourvu que je ne rapporte qu'à vous l'impression que l'on peut faire sur mes sens ; & que, dans le tems même où je puis le moins commander à mon imagination, ce ne soit que vous qu'elle me présente. Je ne sçais si, en supposant que cette illusion pût dépendre de moi, je ne serois pas, en me la faisant, moins délicate encore qu'inconséquente : mais ce que je n'ignore pas, c'est que c'est à vous une grande extravagance de l'exiger. -- En attendant que vous soyez d'accord avec vous-même sur tout cela, je vais écrire à Cléon qu'il peut venir chez moi. Comme, de tout ce qu'il me demande, c'est ce qui m'engage le moins, il est tout simple que ce soit ce que j'aie le moins de répugnance à lui accorder. Je me flatte aussi que, tout pressé que vous êtes d'être instruit de ses projets, vous voudrez

bien me permettre d'essayer si je ne pourrois pas, sans les payer d'un si grand prix, le conduire peu à peu à me les dévoiler. Vous mériteriez, sans doute, que je m'arrangeasse de façon que, dès ce soir, Cléon n'eût plus rien de caché pour moi ; mais, ou je refuse absolument de me prêter à vos vues, ou vous consentirez vous-même que j'attende pour m'y sacrifier, qu'il ne me reste point d'autres ressources. Ne craignez pas qu'il s'aperçoive des artifices que je mettrai en usage pour échapper à ses desirs, en cherchant à lui arracher ses secrets ; on amuse facilement l'amour, soit par les promesses qu'on lui fait, soit par ce qu'on lui permet de se promettre. Si la conduite que je me prescris ne répond tout-à-fait, ni à vos idées, ni à l'impétuosité naturelle de vos desirs, je vous prie de vous épargner la peine de m'en prescrire une moins mesurée, & qui en me prouvant mieux quelle est l'opinion que vous avez de ma façon de penser, me feroit sentir plus amèrement qu'il ne seroit nécessaire à vos intérêts, combien peu vous lui rendez de justice.